

Zeitschrift:	Ensemble avec nos garçons et nos filles : bulletin pédagogique : revue de la Société fribourgeoise d'éducation
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	98 (1969)
Heft:	3
Artikel:	Ah! L'aimable Grognard
Autor:	Gremaud, Hubert
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1040255

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ah! l'aimable Grognard

C'est lui-même qui se dénomme «le vieux grognard» dans les lettres qu'il publie dans la revue *Ecclesia*, qui, depuis le mois de janvier, a bien rajeuni sa présentation. Lui, c'est l'abbé Michonneau, un prêtre d'un certain âge, puisqu'il assure avoir vécu les deux guerres mondiales et les deux après-guerres: un prêtre qui doit avoir à son actif un long ministère paroissial, où il a dû acquérir une précieuse expérience. Et il prétend grogner pour en faire bénéficier les lecteurs de la revue; mais ses grognements sont si aimables et spirituels qu'ils font les délices de ceux qui en suivent la publication.

Contre quoi grogne-t-il? Contre les travers les plus frappants de cette vie que l'on se complaît à dénommer «moderne» et qui, brillante, fascinante, éblouissante, n'en suscite pas moins de multiples et orageuses contestations. Un «vieux pénible», alors, ainsi qu'on qualifie ces vieilles personnes qui, jamais contentes de rien, grognent à propos de tout? Vieux pénible! pas du tout, car ses critiques n'émanent pas d'un esprit aigri et hypocondriaque. Ce qui les distingue, c'est avant tout leur simplicité, leur franchise, leur bon sens, cette denrée si méconnue et décriée de nos jours. De ces textes enjoués, on achève la lecture avec l'assurance d'avoir acquis quelques clartés. Ce n'est pas comme de tant d'articles qui, pour avoir voulu étudier tels problèmes aigus de notre temps, sont bourrés de termes abstraits, à tel point que si l'on s'est astreint à les lire, on se demande: «Mais, en fin de compte, qu'a-t-il voulu dire»?

1. Une vérité enfin dite nettement

Dans sa lettre de janvier, le bon Grognard dit leur fait à ceux qui ont la frénésie du changement pour le changement: «C'est entendu, vous ne voulez plus de la morale bourgeoise. Je suis pleinement d'accord avec vous. Encore faudrait-il savoir ce que vous entendez par là. Vous abhorrez tout conformisme, et vous avez cent fois raison, mais... ne tomberiez-vous pas, pour votre part, dans une autre espèce de conformisme, le conformisme du non-conformisme, le snobisme de tout ce qui paraît échapper à une loi»?

Voilà enfin une vérité qu'il valait la peine de dire aussi clairement: le conformisme du non-conformisme. Cela sévit dans tous les domaines, dans les lettres spécialement et dans tous les arts. On a tellement peur de se montrer conforme à tels canons de beauté, de méthode, de langage, d'action et de morale, qui ont été en usage dans les générations qui nous ont précédés, on a tellement peur de paraître dépassés, arriérés, que l'on est à l'affût de nouvelles modes de penser et d'agir non point

parce qu'elles respectent mieux le bon sens, le droit et la beauté, mais simplement parce qu'elles se distancent de ce qui a été fait. Et nos braves novateurs sont tellement persuadés d'avoir découvert un trésor qu'ils n'ont pas conscience du côté risible de leurs emballages.

2. D'une morale comme on n'en veut plus

Plus de morale bourgeoise!... C'est entendu, les mœurs bourgeoises nous offrent certains aspects pas très jolis. Mais avez-vous remarqué comme des gens issus de milieux populaires, même prolétaires, qui à la faveur des circonstances parviennent à une certaine aisance, s'emparent de se donner des airs bourgeois, au moins petits bourgeois, une façade bourgeoise beaucoup plus prétentieuse que celle des milieux qui le sont d'ancienne tradition? N'est-ce pas aussi risible un peu?

Ah! s'il s'agit de s'insurger contre une morale faussée, les contestataires ont raison. Ce que la morale ne doit pas être: un code juridique, guindé et desséché, qui nous fait oublier que le bien et le mal résident dans l'intention profonde que l'on nourrit en agissant. Tourment des bons confesseurs qui désespèrent de faire comprendre à leurs pénitents une notion vraie du péché.

Pas non plus un simple code de l'honneur, qui absout la faute dès qu'elle n'entache pas ou plus la façade familiale, dès qu'elle n'entraîne pas de conséquence onéreuse. L'abbé Michonneau cite à ce sujet des faits typiques; il serait facile d'en citer d'autres.

Cette constatation entraîne une tâche ardue et cependant primordiale pour tous les éducateurs, naturels ou professionnels: parents, membres de l'enseignement, catéchistes, directeurs d'œuvres: celle de former la juste conscience des jeunes. Et d'abord le devoir de se créer à soi-même une conscience nette et précise du devoir sous toutes ses formes, par l'étude et la méditation. Mais là se trouve aussi le moyen de gagner l'estime et la confiance des jeunes, dès que ceux-ci peuvent s'apercevoir que la morale qu'on leur propose n'est pas de la frime comme celle qu'ils appellent «bourgeoise.»

Précieux document

C'est celui qui vient de nous échoir par la parution du livre d'Alexis Peiry: *L'Or du Pauvre*, publié dans la collection de l'Aire des éditions Rencontre. Ecrit dans une langue aussi savoureuse que simple, c'est le récit de l'enfance de l'auteur dans un village de la Gruyère. Il m'est venu opportunément sous la main pour illustrer la valeur d'une éducation familiale vraiment chrétienne.

S'il a pu se déclarer fier de son père, dont il ne cache cependant pas les travers, c'est que ce chef d'une famille très pauvre et même misérable avait gardé le sentiment d'une liberté ombrageuse à l'égard d'une intrigue mesquine et sectaire d'une autorité paroissiale. Toutefois il lui restait une fidélité chrétienne assez ferme pour lui faire accomplir de façon détournée son devoir dominical. Cet homme du peuple ne pouvait supporter d'entendre parler en chaire de charité par un prédicateur enclin à lui donner dans la pratique de terribles entorses.

Mais c'est à sa mère surtout que l'auteur rend un hommage émouvant. Cette humble femme de chez nous, qui avait dans sa jeunesse fait un

séjour à Paris et en avait été ramenée par une insigne fourberie de sa propre mère, manifesta toutefois à l'égard de son fils une grandeur d'âme admirable. Elle devança l'œuvre de l'école et du catéchisme pour lui faire comprendre l'essence de la foi chrétienne. A son petit garçon qui lui demandait: «Où est Dieu», elle sut donner une brève mais lumineuse réponse; elle lui montra le Christ en croix puis le cœur de l'enfant en disant: «Là et là.»

Ainsi elle se conformait, longtemps avant lui, au principe émis par Jean-Claude Barreau, selon qui Dieu est Quelqu'un à qui l'on peut et doit s'attacher, et que l'on possède en soi lorsqu'on croit en lui et qu'on l'aime. Cette réponse avait été la sauvegarde de l'adolescent en brisant toutes les règles formalistes auxquelles il avait pu s'affronter.

Il faudrait aussi souligner l'influence déterminante d'un livre de lectures français, venu fortuitement entre les mains d'Alexis, et qui avait illuminé l'esprit du petit écolier. Devenu adulte, l'auteur de ses souvenirs oppose ce français vivant aux textes desséchés et tissés d'abstractions de nos manuels fribourgeois de cette époque. Heureusement que, sous ce rapport, les choses ont bien changé.

Se défier des illusions

Qu'on veuille bien excuser cette longue digression due à ma joie de découvrir chez nous un document qui concorde si bien avec les vues du vieux grognard. Revenons à lui qui, dans sa lettre de février, prend à partie ses confrères de son âge et les éducateurs âgés qui s'effrayent des changements qui s'opèrent.

Vers 1917, il s'était fourvoyé dans un groupe que l'on taxerait aujourd'hui d'intégristes qui, avec une pointe de pharisaïsme, s'effarouchaient de toutes les innovations proposées. Notre jeune grognard, lui, s'insurgeait contre les classes d'enterrement et de mariages, proposait des communautés de prêtres séculiers pour lutter contre leur isolement. Il se fit taxer de «Sillonnard». Aujourd'hui, toutes les réformes qu'il proposait se trouvent accomplies et dépassées. Ce qui lui permet de déclarer que, en général, ceux qui, à 20 ans, se montraient les plus turbulents, sont ceux-là mêmes qui, aujourd'hui rejettent le plus durement les réactions des jeunes. Pourquoi?

Notre Grognard avoue très franchement: «Ma première réaction fut de ne pas comprendre. Puis, au long des jours suivants, au fur et à mesure des rencontres, des conversations, des dialogues avec des jeunes ou des moins jeunes, je constatai qu'il y avait une profondeur insoupçonnée dans ces revendications, j'acceptai ce coup de reins des jeunes contre l'engluement d'une société de profit pour privilégiés, contre l'inertie des responsables.»

L'inertie des responsables! Notre Grognard voit juste. Il comprend que c'est cela qui exaspère les jeunes, comme c'est cela qui a exaspéré les foules ouvrières qui demandaient d'être traitées équitablement. Les esprits pondérés réprouvent, il va sans dire, les actes de violence. Comment ne pas les réprover? Dépaver une rue, briser des vitrines, renverser, incendier des voitures, cela procure-t-il le moindre profit à ceux qui le font? Eux-mêmes vous disent: Non!

Fort bien, mais?... Si les revendications sont formulées en termes polis, sur un ton calme et déférent, étayées d'arguments clairs et solides, la plupart du temps, quelle réponse leur donne-t-on? «Oui, sans doute,

vous avez raison, au moins dans une certaine mesure. Nous allons mettre la question à l'étude et nous vous donnerons dès que possible notre décision.» Et la question reste à l'étude indéfiniment. Et la décision promise ne vient pas. C'est lorsque les foules se fâchent, passent à l'offensive, usent de moyens violents, que les responsables s'inquiètent, tremblent pour leur tabouret et... font quelque chose. Mille exemples pourraient être donnés de telles manœuvres.

Alors, que faire ?... Essayer de comprendre

C'est l'exigence essentielle qui s'impose en présence de tout problème à résoudre: s'efforcer de comprendre. Or, c'est bien là ce qu'il y a de plus difficile. On n'y peut parvenir que si l'on y est tenacement résolu. Pour les adultes d'abord, les plus âgés surtout, en qui les idées se sont sclérosées comme les tissus organiques. Il s'agit de comprendre que toujours, les jeunes ont été portés à manifester bruyamment et violemment certaines répulsions et certaines exigences.

Notre Grognard le dit: «Comment s'attrister et trembler en les voyant prendre au sérieux leur entrée et leur rôle dans la société, en les sentant dégoûtés par une ambiance de profit, en les voyant contester, comme ils disent «la société de consommation»? Réjouissons-nous, au contraire, d'assister à un tel éveil de la jeunesse et prions pour que subsistent ce même dégoût de l'égoïsme social, ce même sens communautaire, cette même volonté de tout faire pour briser un conformisme impuissant.»

Cela suppose, en effet, un fond de droiture et de générosité que nous serions mal venus de méconnaître et de mésestimer.

Sans doute, mais d'autre part, nous sommes en droit de craindre pour eux certains emballages irraisonnés, qui font fi des dangers qui les guettent et que notre expérience peut prévoir. Nous sommes en droit de craindre pour eux l'action de tels meneurs aux attaches douteuses, l'emprise de certaines vedettes idolâtrées sur des esprits encore naïfs. Nous serions en droit d'attendre d'eux, puisqu'ils parlent volontiers de dialogue, qu'ils veuillent bien prêter une oreille attentive aux avis de ceux qui les mettent en garde parce qu'ils les aiment. Ils ne peuvent se méprendre sur les intentions de certains aînés dont l'esprit reste ouvert aux problèmes de ce temps: qu'elles les fassent réfléchir à leur tour et s'efforcer de nous comprendre.

A cette condition seulement, une entente pourra se faire, des plans pourront s'établir, des actions communes pourront s'engager qui, tout en respectant certaines valeurs incontestables du passé, seront à même d'établir des normes nouvelles dignes d'être acceptées et vécues.

Bulle, mars 1969.

Hubert Gremaud